

Comment se fait-il, lorsqu'il s'agit de prononcer sur leur sort dans les cas de sinistres, grands ou petits, survenus pendant qu'un navire est sous leur direction, que leurs juges soient des hommes absolument étrangers à l'art maritime? Voilà, avec bien d'autres choses, ce que nous aurons à examiner.

Ajoutons que les salaires des pilotes sont plus que modique et nullement proportionnés à leurs pénibles travaux. Les pilotes doivent avoir une connaissance parfaite de la localité où ils exercent leurs utiles fonctions, des marées, des courants, des vents, des phares, des bouées, etc.

Ces connaissances exigent un long et pénible apprentissage, qui n'offre guère à ces braves gens que juste le pain pour eux et leurs familles. Eh bien, ils se contenteraient du maigre salaire qu'on leur alloue, s'ils n'étaient pas en butte à tant de tribulations, passe-droits, vexations, etc. Jusqu'à ce jour, personne n'a élevé la voix en leur faveur, et les rares articles écrits à propos de leur dernière grève n'ont pas mentionné le dixième de leurs revendications.

C'est pour combler cette lacune que le TRAIT D'UNION entreprend leur défense. Mais, fidèle à son programme, notre journal ne les défendra pas quand même. Si, a priori nous croyons que les pilotes ont raison, cela ne signifie pas que nous n'aurions point l'occasion, au cours de cette campagne, de constater chez eux des exigences inacceptables. Dans ce cas, nous n'hésiterons pas à rendre justice à ceux de qui ils se plaignent. Dans cette question comme dans toutes celles que nous entreprendrons de traiter, nous ne nous écarterons jamais de la plus stricte impartialité.

A samedi prochain l'exposé des griefs des pilotes.

GEO. DE MARTIGNY.

Le "Trait d'Union"

1604, rue Notre-Dame, Montréal

OFFICE DE PUBLICITÉ, DE TRADUCTION, DE CORRESPONDANCE, ETC.

Le TRAIT D'UNION ne sera pas seulement un journal destiné à servir d'intermédiaire entre tous ses lecteurs; ce sera également une agence fondée en vue de faciliter, entretenir et multiplier les relations sociales, amicales, commerciales, d'affaires et autres.

Les personnes qui devront particulièrement recourir aux services du TRAIT D'UNION sont:

Celles qui ne savent pas écrire;

Celles à qui un travail pénible fait trembler la main;

Celles qui sont parfois embarrassées pour écrire à un supérieur, à un parent, à un ami, à un fournisseur ou à un client plus instruit qu'elles;

Les fiancés qui éprouvent quelque difficulté à exprimer leurs sentiments;

Les employés de toute profession qui, bien que connaissant parfaitement leur état, sont embarrassés lorsqu'il s'agit de solliciter un emploi;

Les contribuables qui ont une réclamation à faire aux autorités, ou une correspondance sur

un objet d'intérêt général à publier dans les journaux;

Les jeunes gens, les groupes, les sociétés qui, à l'occasion d'un mariage, d'une fête, d'une nomination, ou de toute autre circonstance pour laquelle il est d'usage d'offrir des félicitations collectives, désirent présenter une adresse artistique;

Les petits commerçants qui n'ont pas de commis et qui, faute de temps, ne peuvent faire leur correspondance ou relevés de comptes;

Celles qui sont appelées à porter une santé dans un banquet, ou à y répondre, et qui veulent se distinguer par un discours original et correct, etc., etc.

En un mot, tous ceux qui faute de connaissances, d'habitude ou de temps ne peuvent se livrer à ces travaux, s'adresseront en toute confiance au TRAIT D'UNION qui exécutera promptement, d'une façon irréprochable et à un prix minime: *Lettres, adresses, pétitions, comptes, devis, inventaires, rifications, soumissions, applications, pages d'album, poésies, chansons, acrostiches, épitaphes, épithalames, madrigaux, discours, toasts, corrections d'épreuves et de manuscrits, articles de journaux, contes, nouvelles, traductions, travaux calligraphiques, cartes de visite, menus, plans, dessins, impressions, etc., etc.*

Les romans-feuilletons

Ce n'est pas sans dépit que nous lisons, dans la plupart de nos journaux, des appréciations sévères de la littérature française contemporaine.

Notre dépit vient de ce que nous la connaissons, cette littérature, et que — de très bonne foi, nous n'hésitons pas à l'admettre, — nos confrères la méconnaissent totalement.

Une partie de la nouvelle génération des écrivains français pratique un genre où l'inconvenance de la forme le dispute à l'immoralité du fonds; cela est indéniable.

Mais c'est une erreur très grave de croire que ces écrivains sont en majorité et qu'ils exercent une influence proportionnée à leur turbulence.

Ceux qui se livrent à l'exploitation de la littérature pornographique, c'est-à-dire ceux qui flattent les passions viles constituant le stock des sentiments psychiques de tous les désœuvrés et de tous les libertins, sont les débauchés physiques et intellectuelles ont atrophié le sens moral.

C'est dire que ces tristes individus ne forment pas un contingent formidable. Ils n'ont d'importance que par le bruit qu'ils font et par l'assistance inconsciente que leur accorde leur clientèle ordinaire, renforcée des honnêtes mais naïfs publicistes qui se laissent prendre à leurs bruyantes réclames et s'imaginent, sur la foi de ces clameurs, que la littérature française n'a plus d'autres interprètes.

Ces écrivains sans pudeur qui livrent leur nom à la réprobation des gens honnêtes et des hommes de goût, ressemblent à cette fleur vulgaire appelée *Soleil*. Comme elle, ils poussent sur le fumier, n'ont aucun parfum, aucune beauté, aucune utilité, mais ils se balancent sur une haute tige et se font voir à distance.

Non loin de la plaque de mucus où ils

font les odeurs nauséabondes dont ils empestent leur zone, il existe, invisible, un modeste retrait, sous une mousse délicate, qui abrite des violettes embaumantes.

Ces violettes sont l'image des écrivains consciencieux, jaloux de leur art, pour qui la perfection de la forme et du fonds fait l'unique objet de leurs constants efforts.

Timorés à l'excès, sachant que le beau dans l'art littéraire n'a pas de limites, ils travaillent sans relâche et ne songent pas à faire valoir leurs œuvres à l'aide d'une réclame à outrance. Aussi sont-ils généralement inconnus du gros public, qui prend le change en n'entendant sonner que les titres scabreux des pourceaux de la littérature.

Eh bien, parmi les œuvres littéraires françaises qui peuvent être reproduites en feuilleton, nous choisirons dans l'écrin les plus beaux bijoux et nous les offrirons à nos lecteurs. Cela modifiera peut-être l'opinion des pessimistes qui proclament la déchéance de cette littérature, et cela modifiera sûrement le goût du public à qui on ne sert trop souvent que des aliments indigestes et grossiers.

Et puisque nous abordons ce sujet, qu'on nous permette une bonne fois de dire ce que nous pensons des feuilletons plus ou moins palpitants qu'on livre aux lecteurs des journaux périodiques.

D'abord, il n'est que juste de constater que ces feuilletons, dans la province de Québec, sont l'objet de la plus sévère attention. Dans chaque journal il y a un préposé spécial qui lit le roman destiné à être débité par tranches et qui n'hésite pas, au moindre mot suspect, à tailler dans le vit, à changer ou à adoucir l'expression, à modifier une scène, à supprimer une page ou un chapitre et aussi, souvent, hélas! à mutiler complètement un travail de valeur.

N'importe. Du moment que la pitance quotidienne apporte aux lecteurs du feuilleton des émotions, des larmes ou des éclats de rire, le but est atteint parce que la clientèle est satisfaite.

Mais ne pourrait-on également satisfaire la clientèle en lui servant des œuvres littéraires morales et de haute valeur, sans lui réserver des romans invraisemblables, d'une psychologie ridicule, où le vice triomphe invariablement tout au long de ces histoires compliquées, pour n'être démasqué qu'à la fin du livre et bénéficier le plus souvent du généreux pardon de ses victimes?

Telle est la question que nous avons souvent posée aux directeurs de nos journaux. A cette question, ils nous ont toujours et invariablement répondu: — Si nous publions des œuvres essentiellement littéraires, si nous abandonnons le genre vulgaire qui a le don de piquer la curiosité naïve des gens, dans huit jours nous aurions cent réclamations; dans quinze jours cinquante, et dans un mois nous ne compterions plus les désabonnements.

Eh bien, nous avons toujours pensé que cette réponse était tout à fait téméraire. Elle ne repose sur aucune expérience, et nous croyons fermement que le public accueillera plus favorablement une œuvre forte, où la noblesse des sentiments commande à la violence des passions et montre, en même temps que les douleurs de la lutte dans le monde, la douce volupté du triomphe. D'autre part, un roman suffisamment mouvementé et mettant